

UN JOURNAL EN PEINE.

Le *Nouveau Monde* nous a toujours porté une sympathie profonde, dont, en amoureux discret, il nous a donné preuve par un silence plein de charme et des regards chargés de tendresse. Depuis quelque temps, notre sort inquiète, notre salut en danger trouble son repos et agite son sommeil. Il demande à tous nos amis si nous avons fait nos Pâques?—Nos "reculades" sur le Nord-Ouest et sur la parodie Guibord lui paraissent des signes certains de notre damnation: il en exhale sa douleur amère dans son édition du 3 courant.

Mille fois merci, confrère! Notre reconnaissance éternelle vous est acquise et nous vous en donnons de suite la preuve par les petits conseils suivants: 1o. essayer de comprendre qu'un journal peut être impartial, indépendant et charitable sans cesser d'être franchement catholique; 2o. ne pas oublier que nous avons promis, en notre qualité de laïques, de ne pas brûler tous ceux qui ne pensent pas comme nous, soit en politique, soit en religion, et même de rendre justice à leur talent et à leur mérite, lorsqu'ils en ont, tout en condamnant leurs erreurs et leurs mauvaises doctrines. On peut être fort bon catholique en agissant de la sorte.

En troisième lieu, nous conseillons encore au *Nouveau Monde* de nous porter moins d'intérêt et de s'occuper moins de nos affaires. Son amitié pour nous en souffrira peut-être, mais il y gagnera grandement sous tous les rapports. Il a assez d'embarras sur le dos, ses affaires sont assez mauvaises pour le dispenser de voir aux nôtres et lui éviter le luxe d'attirer trop l'attention sur les mille et unes "reculades" et bévues qui ont émaillé sa jeune existence.

M. George E. Desbarats a donné sa démission comme imprimeur de la Reine. Il a cru qu'il ne pouvait concilier les exigences de la nouvelle loi avec l'intérêt et le progrès de ses deux journaux auxquels il veut consacrer exclusivement son temps et ses forces. Le gouvernement regrettera plus que le public les circonstances qui jettent M. Desbarats dans la vie active et le laissent plus libre de ses mouvements et de ses actions.

Nous devons ajouter que l'administration publique n'a pas encore pris action sur la démission de M. Desbarats malgré qu'elle lui ait été adressée depuis le 26 mars.

SIR JOHN A. MACDONALD.

Samedi après midi on recevait partout dépêches sur dépêches sur l'état de Sir John A. Macdonald, qu'une maladie soudaine menaçait d'emporter: le soir il était mieux et aujourd'hui le danger est disparu.

FAITS DIVERS.

TERRIBLE ACCIDENT.—Le deux mai courant, à trois heures vingt minutes, le steamer *City of Quebec*, capt. Connell, qui faisait son premier voyage cette saison aux Ports du Golfe, est venu en collision avec le steamer *Germany*, de la ligne Allan, en vue de l'Île Verte. Le *City of Quebec* avait laissé Québec samedi matin avec 12 passagers de cabine, environ 22 d'entrepont, et un chargement général.

Le *Germany* a passé à la Pointe-aux-Pères à 10h. p.m., samedi, en route pour Québec. Il avait à son bord 801 passagers et un fret de 2,500 tonneaux environ.

L'accident est arrivé à environ deux milles du rivage. Quand les lumières du *Germany* ont été aperçues à bord du *City of Quebec*, ce dernier marchait avec une rapidité de 11 nœuds à l'heure.

Nous regrettons d'avoir à mentionner que cette collision a fait deux victimes. M. Dagneau, troisième ingénieur, a été tué pendant qu'il était à son poste à s'acquitter de sa besogne; un passager d'entrepont, nommé Isidore Litoche, de la paroisse de Beauport, quelques instants après être arrivé sur le pont du *Germany*, a été tué par la chute d'un espar. Il a été transporté, en proie à de terribles convulsions, sur un lit, où il a expiré au bout d'une demi-heure.

Le capitaine a, paraît-il, déployé un sang-froid et un courage digne d'admiration. Il a laissé le dernier le *City of Quebec* qui menaçait de sombrer d'instant en instant, et si ce n'eût été de ses efforts énergiques pour rassurer les passagers, certainement on aurait eu aujourd'hui une liste plus nombreuse de victimes à enregistrer.

On mentionne aussi la conduite courageuse en cette circonstance de M. Levesque, intendant.

Le *City of Quebec* a sombré une demi-heure après être venu en collision.

Il avait été acheté à New York il y a deux ans, sous le nom de *Dumbarton*, par la Compagnie des Steamers des Ports du Golfe.

Il avait été construit à Dumbarton, Ecosse, et jaugeait 600 tonneaux.

On nous communique, au moment de mettre sous presse, les détails suivants sur le jeune Dagneau qui a péri dans la collision des deux steamers.

M. Dagneau n'était âgé que de 24 ans. Jeune homme de talents et d'avenir, il se faisait remarquer par son goût et ses aptitudes pour la mécanique.

Dans les divers ateliers où il a travaillé, les patrons avaient remarqué chez lui ces dispositions spéciales. Il s'était engagé, il n'y a que quelques semaines, à bord du *City of Quebec* en qualité d'ingénieur.

Il était frère de M. Dagneau, de la maison Carrier et Dagneau, à Lévis.—Événement.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort arrivée, samedi, de Sa Grandeur, Mgr. Cook, évêque des Trois-Rivières. Sa Grandeur, dont la santé était depuis longtemps plus que chancelante, a succombé à une attaque d'apoplexie qui la frappa samedi matin.

députés franco-canadiens; entre autres, M. Masson, de Terrebonne, lui a vivement répondu, dans un excellent discours que vous trouverez rapporté dans tous les journaux quotidiens.

Au point de vue de la tactique parlementaire, M. McDougall a fait un pas de clerc dont il trouvera souvent et longtemps l'occasion de se repentir.

Il s'est aliéné toute sympathie de la part des députés franco-canadiens, et je ne crois pas qu'il se soit concilié l'estime d'aucun des députés anglais, pas même du côté gauche de la Chambre.

M. McDougall devait mesurer ses expressions, et ne parler qu'avec douceur, s'il voulait donner cours à son ressentiment contre le clergé catholique, et non le faire avec passion comme il l'a fait. Il croyait enflammer la Chambre et provoquer la gauche à partir en guerre sur l'ancien cri de bataille du *clear-gritisme: no popery*; et la gauche est restée froide; elle n'a pas fait écho à sa fureur; un peu plus, et je crois qu'elle aurait sifflé.

C'est que la gauche, j'en ai la ferme conviction, ne désire pas plus que la droite que des maladroit, des imprudents ou des fanatiques provoquent, en Chambre, des dissensions religieuses. M. Mackenzie n'emboîtera pas le pas à M. McDougall sur ce terrain-là. C'est du moins l'espoir de tous ceux qui redoutent de voir la difficulté du Nord-Ouest dégénérer en lutte ardente et passionnée de race à race et de religion à religion.

M. McDougall a beaucoup de colère contre le gouvernement, s'il a beaucoup de haine pour les catholiques du Nord-Ouest, qui par anticipation des douceurs de son règne, l'ont obligé de remettre à qui de droit son beau titre d'Excellence. Il s'est enfin débottonné, là, sans façon, et il a appelé *traître* l'hon. M. Howe.

Vous savez la vieille histoire. On accuse le Secrétaire d'Etat pour les provinces d'avoir poussé les Métis à la résistance, lors de son voyage à Fort Garry. Le *Globe* en a-t-il fait des articles sur la question? La chose prend mal, pourtant, car pour que M. Howe eût tenu la conduite qu'on lui reproche, il faudrait qu'il fût insensé, stupide, et M. Howe n'est ni stupide, ni insensé.

Donc, la chose prend mal; elle a mal pris dans la presse, malgré tout le talent des rédacteurs du *Globe* pour l'exploitation de mines de ce genre.

M. McDougall aurait dû voir qu'elle ne ferait pas plus d'effet en Chambre, et qu'il était gauche de sa part de l'y introduire. Mais M. McDougall a de la colère, et de la haine, et la colère et la haine aveuglent.

Après avoir tant dénoncé, pensez-vous que M. McDougall se soit reposé, content de son œuvre? Allons donc; on n'a pas, pour si peu, mérité le repos. Il a dénoncé le clergé catholique, il a dénoncé M. Howe, il faut maintenant qu'il dénonce Sir George. Voyons, qu'y a-t-il à reprendre de particulier, de spécial dans la conduite de M. Cartier à l'égard du Nord-Ouest? Ah! vous ne savez pas, en effet; il y a ceci:—Que Sir George a été vu dans les rues d'Ottawa avec le révérend père Ritchot, et il y a de plus que dame rumeur prétend que M. Ritchot et son co-délégué, M. Scott, ont été invités à dîner chez lui.

Vous me demandez ce qu'il peut y avoir en cela de représentable? Pour moi, il n'y a rien, c'est clair; mais pour M. McDougall, mais pour le *Telegraph*, de Toronto, mais pour je ne sais plus combien d'autres gazettes de notre chère province, il y a là un crime, une honte, une insulte à la loyauté des hommes loyaux de la Puissance loyale.

Et voilà. Et c'est M. McDougall qui a porté la parole en Chambre au nom de ces hommes de loyauté chatouilleuse.

Sir George lui a naturellement répondu qu'il marchait dans la rue avec qui il voulait, et invitait à sa table qui bon lui semblait.

La réponse est superbe, n'est-ce pas, et pas précisément des plus agréables pour la ci-devant Excellence de M. McDougall; mais pourquoi diable aussi pousser jusqu'à la rage la manie de la dénonciation.

Il devait s'attendre que Sir George lui répondrait comme il l'a fait; alors pourquoi l'interrogeait-il? pourquoi le dénonçait-il?

Toujours la colère, toujours la haine, et toujours aussi l'aveuglement.

C. T.

Nous avons, jusqu'à présent, donné au hasard le portrait et la biographie de quelques hommes distingués du Canada; l'accueil favorable que le public leur a fait, malgré les imperfections qui accompagnent toujours les premiers essais en toutes choses, nous engage à donner plus de soin et d'importance à cette partie de notre journal. Nous entreprendrons, dans quelques jours, une galerie nationale où nos lecteurs verront figurer tous les hommes remarquables, morts ou vivants, dont s'honore le nom canadien. Nous faisons appel à la bonne volonté et aux sympathies de tous ceux qui pourraient nous aider dans cette entreprise difficile par des suggestions et des renseignements que nous recevrons avec reconnaissance.

Combien d'hommes dont la mémoire et les nobles travaux seront perdus dans l'oubli du passé si on ne se hâte de recueillir et d'encadrer les traits les plus saillants de leur existence! La vie des hommes illustres qui fondent une société et plantent ses premiers jalons dans le chemin de l'honneur et du devoir, est pleine d'enseignements pour les générations qui leur succèdent. Nous croyons faire un acte salutaire et méritoire en profitant d'une invention éminemment canadienne, qui reproduira fidèlement les traits de ceux dont nous ferons la biographie. Nous prions nos confrères de la presse de dire à leurs lecteurs un mot de notre projet.

L. O. DAVID.

On fait des assemblées à Québec contre la politique du gouvernement sur les questions du tarif et du Nord-Ouest.

Nous donnons ci-dessous la liste des officiers qui commanderont le bataillon de Québec qui fera partie de l'expédition du Nord-Ouest.

Le lieutenant-colonel Casault; le major Irvine, du 55e bataillon de Mégantic. Les capitaines, J. B. Amyot, du 9e, Fraser et Barrett, du 8e, les lieutenants M. L. de Salaberry, M. M. Taschereau et Paterson; les enseignes, MM. Maurice Duchesney, Alphonse Tétu, ex-sergent dans les zouaves pontificaux, et Ross, le pac-maitre; lieutenant-colonel Lamontagne; le chirurgien, Dr. Nelson; le lieutenant et adjudant, Major Gagnier; le quartier-maitre, M. Williers.

LE BAL.—Le bal donné en cette ville, lundi, le 2 mai, en l'honneur du prince Arthur, a eu un grand succès.

Parmi les invités, on remarquait M. Gauthier, Consul général de France, et M. A. Uriart, Consul d'Espagne et le baron de Falkenberg, Consul de Suède et de Norvège. Les rafraichissements, le souper étaient dignes de la soirée, c'est-à-dire variés, excellents.

Jeudi dernier, un jeune homme arrivait des Etats-Unis, porteur d'une somme de \$600 *greenbacks*. Voulant mettre son trésor à l'abri des filous, il le plaça dans ses bottes non sans garder quelques dollars pour les petites dépenses d'occasion. Il rencontra bientôt deux soldats à qui il offrit de payer la traite. Ceux-ci, bien entendu, n'eurent garde de refuser. Ils se mirent donc à boire de compagnie, tant et si bien qu'à la fin, le jeune homme ne savait plus ce qu'il faisait, tandis que les soldats, plus aguerris au feu, n'étaient encore que légèrement ivres.

L'arrivant des Etats-Unis se rappelait encore son argent, et il eut l'imprudence de mettre les soldats dans la confiance de sa cachette. Les fils de Mars se hâtèrent de déchausser leur camarade et le laissèrent ivre-mort sur le trottoir.

En reprenant ses sens, le volé comprit l'étendue de son malheur et courut à la station centrale compter son infortune aux agents de police.

LES INCONVENIENTS DE LA BIGAMIE.—Un soir de la semaine dernière, une dame élégamment vêtue a sonné à la porte de la maison de M. M. Laughlin, dans Claxson avenue, à Brooklyn, et a demandé à voir ce monsieur. On lui a répondu qu'il n'y était pas, mais la dame est entrée tout de même et s'est dirigée vers la salle à manger, où elle a trouvé M. M. Laughlin en train de prendre le thé avec une autre dame.

M. Laughlin est resté muet, immobile et comme frappé de stupeur à l'aspect de la nouvelle-venue qui, s'adressant à la dame à table, lui a dit: "Je suis l'épouse légale de ce monsieur McLaughlin que voilà et que l'on m'assurait n'être pas ici. Il y a sept ans qu'il m'a épousée en Irlande, et il y en a deux qu'il m'a abandonnée, emmenant mon fils qui a six ans aujourd'hui."

Comme elle achevait cette courte explication, M. McLaughlin, saisissant son chapeau, s'est précipité dehors sans mot dire. Les deux dames ont causé ensemble quelques minutes, au bout desquelles Mme Laughlin n. 2, comme prise d'une frayeur subite, s'est sauvée à son tour à toutes jambes. Restée seule maîtresse de la place, Mme Laughlin n. 1 a attendu jusqu'à minuit le retour de son mari ou de sa rivale; puis ne les voyant reparaitre ni l'un ni l'autre, elle s'est décidée à sortir aussi en fermant soigneusement la porte de la maison et en emportant la clef dans sa poche. Elle est revenue le lendemain matin, et après une attente de plusieurs heures, comprenant qu'aucun des fugitifs ne donnerait signe de vie, elle a vendu séance tenante tout le mobilier, en a emporté le prix et a disparu. Depuis pas de nouvelles des trois personnes.

ECLAIRCIE.—On peut se souvenir que M. Thomas Scott, capitaine d'une allège sur la rivière Harlem, disparut mystérieusement pendant la nuit du 4 mars dernier. La même nuit, le navire dont M. Scott était capitaine fut dévalisé; cette coïncidence fit naturellement supposer qu'il avait été assassiné, mais les recherches les plus minutieuses n'ayant fait trouver aucune trace de lui, la cause réelle de sa disparition resta matière à conjectures. L'auteur du vol fut découvert; c'était un nommé Charles Rice qui, suivant toute probabilité, avait commencé par se débarrasser de M. Scott, par un meurtre. Toutefois, les preuves manquant totalement à cet égard, le coupable fut jugé seulement sur le chef de vol et condamné à la prison.

Le mystère dont les démarches de la police n'avaient pu donner la clef, le hasard s'est chargé de l'éclaircir. Mardi soir, le flot a déposé sur la rive de Ward's Island le corps du capitaine Scott, portant sur le derrière de la tête, la trace profonde de la blessure qui a déterminé sa mort.

En présence de cette preuve irréfutable, Charles Rice va être extrait de prison et jugé à nouveau, cette fois comme meurtrier.

Le comité judiciaire du Sénat est saisi d'une enquête qui promet de curieuses révélations. Il est question de fraudes énormes relatives à l'administration du chemin de fer de Brunswick et Enfanla, en Géorgie, dans lesquelles des sénateurs et de très hauts personnages seraient compromis. Plusieurs témoins ont déjà été entendus.

Une situation mélancolique, c'est celle de la veuve de l'infortuné Président mort victime de la guerre civile, de Mme Lincoln. Cette malheureuse femme, qui traîne à l'étranger une existence misérable, est, paraît-il, à bout de ressources; elle a épuisé jusqu'au produit de la vente des souvenirs de sa grandeur passagère, et elle vient d'écrire au général Grant pour implorer par son entremise la charité de la République. Il n'y a pas de termes pour qualifier une pareille situation. Ce n'est pas la personnalité de Mme Lincoln qui est en cause, mais la dignité des Etats-Unis. Lincoln est mort d'un crime il serait honteux que sa veuve mourût de faim.

Le différend conjugal qui s'était élevé entre la reine Isabelle d'Espagne et le roi don François d'Assises vient d'être tranché par un jugement arbitral que les deux parties ont accepté.

Don François d'Assises demandait, on se le rappelle, le partage de la fortune appartenant à la communauté. Il n'a pas obtenu gain de cause. Une pension de 200,000 francs lui a été seulement allouée, dont le capital sera placé en lieu sûr. Cette somme est à peu près équivalente à celle qui fut stipulée dans le contrat de mariage.

Le douaire des enfants doit être également placé à l'abri de tout... accident. Celui du prince des Asturies s'élève à 4 millions.

La séparation de corps et de biens ayant été prononcée à l'amiable, don François d'Assises vient de louer provisoirement un petit appartement de garçon au rez de chaussée du n. 23 de la rue des Ecuries d'Artois.